

---

## EXPLICATION LINEAIRE DE PHÈDRE DE RACINE (1677), ACTE I, SCÈNE 3 (VERS 269 A 288) - TEXTE 4

- *Éléments du contexte*

*Phèdre* est une tragédie en cinq actes et en vers (1654 alexandrins) de Jean Racine. Ce titre n'est adopté qu'en 1687, lors de sa première représentation elle s'appelait *Phèdre et Hippolyte*. Cette pièce s'inspire de la mythologie grecque, elle met en scène l'amour incestueux conçu par Phèdre, femme de Thésée, pour Hyppolyte son beau-fils.

- *Place, thème et forme*

Dans cette tirade de Phèdre, elle avoue à sa confidente Oenone le mal qui ronge son âme. Or, cet aveu relève un amour incestueux puisqu'elle est prise de passion pour son beau-fils Hyppolite. Phèdre lui relate comment elle s'est rendu compte de cet amour monstrueux et comment en vain elle a tenté de lutter contre celui-ci.

- *Problématique*

*Comment, à travers cette tirade, Phèdre montre qu'elle n'a pas pu échapper à son destin ?*

- *Les mouvements*

- *1<sup>er</sup> mouvement : l'objet du trouble*
- *2<sup>ème</sup> mouvement : les manifestations physiques de la passion*
- *3<sup>ème</sup> mouvement : Phèdre, une victime de la fatalité*

### 1<sup>ER</sup> MOUVEMENT : L'OBJET DU TROUBLE PHÈDRE

Mon mal vient de plus loin. À peine au fils d'Égée  
Sous les lois de l'hymen je m'étais engagée,  
Mon repos, mon bonheur semblait être affermi ;  
Athènes me montra mon superbe ennemi :

*Ainsi, Phèdre revient sur l'origine de cette passion et l'inscrit dans le temps avec l'indicateur de temps « plus loin ». Elle associe ce sentiment au mot « mal » qui montre qu'elle a conscience de la transgression morale qu'il implique. Ce qui sera renforcé par la périphrase « les lois de l'hymen », le mariage. Le verbe « s'engager » montre Phèdre déterminée, sûre d'elle-même comme le souligne les termes « repos et bonheur » auxquels elle associe le pronom possessif « mon ». C'est ce qu'elle voulait et rien ne pouvait apparemment troubler ce mariage. Or, l'emploi du conditionnel « semblait »*

marque le doute et vient en opposition avec le verbe « affirmer » qui connote la certitude. L'oxymore « mon superbe ennemi » marquée à la rime en [i] vient confirmer le doute exprimé par l'emploi du conditionnel. Par ailleurs, cette oxymore fait référence à Hyppolite, son beau-fils. Phèdre, à sa vue verbe me avec le COI « me » me montra, comme si délibérément la ville, qui est ici personnifiée, avait voulu qu'elle tombe sous le charme comme le signale l'adjectif superbe. C'est par la vue, qu'elle tombe amoureuse. Cet adjectif est particulièrement laudatif, il exprime à la fois la beauté mais aussi la distinction. Mais le mot « ennemi » rappelle une fois de plus la transgression. Terme qui appartient à la guerre, elle doit donc lutter contre lui ou du moins que ce sentiment qu'il provoque en elle.

## 2<sup>EME</sup> MOUVEMENT : LES MANIFESTATIONS PHYSIQUES DE LA PASSION

Je le vis, je rougis, je pâlis à sa vue ;  
Un trouble s'éleva dans mon âme éperdue ;  
Mes yeux ne voyaient plus, je ne pouvais parler ;  
Je sentis tout mon corps et transir et brûler :

Les assonances en [i] insistent sur l'effet immédiat ressenti par Phèdre. Ces passés simples répétés donnent un rythme ternaire au vers qui construit les étapes des émotions de Phèdre. Une fois, c'est le sens de la vision qui déclenche les émotions. On notera également l'antithèse entre « rougis » et « pâlis » qui reflète à la fois l'amour mais aussi le malaise de Phèdre. L'intensité de l'émotion est tellement forte qu'elle l'amène à l'aveuglement (qui est une forme détournée pour ne pas voir la réalité) suggéré par la tournure négative « ne plus » qui exprime la privation. De plus, la modalisation du verbe « pouvoir » amène à une forme de mutisme marquée par la négation elliptique « je ne pouvais ». Elle évoque une forme d'aphasie. Elle décrit, ainsi, par l'intermédiaire des imparfaits la manifestation d'un malaise sans avoir conscience de quoi il s'agit car sa raison est absente comme le montre l'adjectif « éperdue ». Comme si son corps ne lui appartenait plus, comme si elle perdait conscience d'elle-même. On observera que l'intensité des émotions ressentis relève de la passion. Phèdre est dans une souffrance extrême comme l'illustre l'adverbe hyperbolique « tout » (« tout mon corps) suivi de ce qu'on peut nommer une forme oxymorique du dernier vers « je sentis tout mon corps et transir et brûler ». Elle n'a plus la maîtrise d'elle-même, et semble en proie à la fois à une passion qui la consume (tel le feu évoqué par le verbe « brûler » et l'effroi que provoque cette même passion. Les allitérations en « r » qui viennent faire écho à cet état de trouble binaire.

### 3EME MOUVEMENT : PHEDRE UNE VICTIME DE LA FATALITE

Je reconnus Vénus et ses feux redoutables,  
d'un sang qu'elle poursuit tourments inévitables !  
Par des vœux assidus je crus les détourner :

Je lui bâtis un temple, et pris soin de l'orner ;

*Ainsi, cette passion douloureuse, Phèdre en reconnaît l'origine. Il s'agit des Dieux et plus précisément de Vénus. Un tel trouble ne peut venir que de la volonté des Dieux comme le confirme l'emploi de l'adjectif « redoutables ». Il s'agit donc d'une vengeance, Vénus la « poursuit ». Les adjectifs « redoutables » rime avec « inévitables » et inscrivent ce monologue dans le registre tragique. Car, Phèdre apparaît comme une héroïne fragile, à la merci de la déesse. Parce que Phèdre est la petite-fille du Soleil, coupable d'avoir dénoncé aux Dieux les amours de Vénus et de Mars, la déesse de l'amour la poursuit de sa haine et œuvre à la perte de sa famille, elle ne peut donc échapper au fatum du fait de sa filiation, de son hérédité (d'où l'emploi du mot « sang »). Le champ lexical du religieux renforce le caractère tragique lié à la fatalité. Ainsi, Phèdre tente de lutter vainement en bâtissant « un temple ». Le rituel de « l'orner » délicatement comme l'illustre le verbe « prendre soin » insiste sur ses intentions, elle voulait « détourner » les « vœux » de la déesse qui, par ailleurs, sont « assidus ». Tout est tragique ici, l'acte est très exagéré « faire bâtir un temple », les vœux de la déesse sont « assidus » et ne la laissent pas en repos. Toutefois, le verbe « croire » montre la méprise de Phèdre. La fatalité s'abat alors sur Phèdre, elle ne pourra pas échapper à cet amour qui l'amènera fatalement à sa perte, comme Vénus en a décidé. Elle n'est qu'une victime qui ne peut lutter contre la volonté des Dieux.*

De victimes moi-même à toute heure entourée,  
Je cherchais dans leurs flancs ma raison égarée :  
D'un incurable amour remèdes impuissants !  
En vain sur les autels ma main brûlait l'encens !

*Elle continue les rituels espérant obtenir la grâce de la déesse en sacrifiant des animaux tel que le montre l'emploi du mot « victimes ». Elle fait référence à une pratique divinatoire antique qui permettait de lire l'avenir dans les entrailles des animaux sacrifiés aux dieux. Ces pratiques relèvent du désespoir. Nous pouvons le remarquer également par l'hyperbole « à toute heure » ou encore l'adjectif « entourée » qui suggère le nombre important d'animaux sacrifiés. Elle tente de trouver des solutions mais sans succès comme le montre les termes à connotation négative « incurable »,*

*impuissant, en vain ». Le trouble est toujours présent et on voit apparaître une Phèdre désespérée qui ne peut échapper à son destin. Le terme « incurable » relève du champ lexical de la maladie ainsi que le terme « remèdes ». Toutefois, l'adjectif « incurable » est associé au mot « amour », Phèdre est donc condamnée par cette passion qui la ronge. Ce qu'elle exprime également dans la syntaxe qu'elle emploie marquée par l'asyndète « d'un incurable amour remèdes impuissants » comme si c'était la « raison égarée » qui s'exprimait. Enfin, la dernière tentative qui se soldera également par un échec comme en témoigne la locution adverbiale « en vain » avec le rite de l'encens où Phèdre où elle sacrifie ses mains et de manière hyperbolique ce sont elles qui brûlent l'encens.*

Quand ma bouche implorait le nom de la déesse,  
J'adorais Hippolyte ; et, le voyant sans cesse,

*Une fois de plus, Phèdre semble dépossédée d'elle-même ainsi elle invoque par la périphrase « le nom de la déesse » Vénus. Elle la supplie « implorait » mais comme si le sort s'acharnait son amour se réitère comme le montre le verbe « adorais ». Nous pouvons même penser que plus elle s'acharne à lutter plus elle est sous l'emprise de la passion. Ainsi, ce n'est pas le verbe aimer mais « adorais » qui est usité ici. Ce verbe a une connotation de vénération. Comme si elle substituait la déesse à Hyppolite comme si elle sacralisait Hyppolite. Passant de l'emprise de la déesse à l'emprise de l'amour sous les traits d'Hyppolite. Une fois de plus, c'est parce qu'il est présent à sa vue « sans cesse » que son amour se renforce. Par ailleurs, à travers cette tirade, c'est tout sa souffrance qu'elle exprime. On peut alors penser la fonction cathartique. Elle met à nue son cœur. C'est une vraie héroïne tragique qui, consciente de son mal sans le comprendre, lutte. Elle suscite ainsi la pitié du spectateur.*

Même au pied des autels que je faisais fumer,  
J'offrais tout à ce dieu que je n'osais nommer.  
Je l'évitais partout. O comble de misère !

*La confusion se renforce entre Hyppolite perçu comme un dieu comme le montre l'emploi du pronom démonstratif « ce » dans l'expression « ce dieu ». Alors qu'elle n'avait cessé d'évoquer les foudres de Vénus. On remarquera l'information donnée à cet antécédent elle « n'osait nommer ». S'agit-il bien d'Hyppolite qu'elle vénère mais « fuit ». Par ailleurs, ce vers exprime quelque chose de déplacer « j'offrais tout à ce dieu » tandis qu'elle se trouve « au pied des autels ». Sa foi a changé, elle est rentrée dans la religion de l'amour. Prête à tout pour se sortir de cette spirale infernale, le*

*verbe offrir suivi de l'adverbe « tout » montre l'extrémité dans laquelle elle se trouve sauf si ses prières sont adressées à Hyppolite. Enfin, cet extrait se termine par une lamentation qui par l'interjection « ô » suivi de « comble » montre son infini désespoir et relève du registre pathétique.*

Phèdre, Acte I, scène 3, Racine (1677)

## CONCLUSION

Manifestations de l'amour, dans son rapport au corps et à l'âme, expression des sentiments puis force de l'hérédité comme cause et conséquence, entre fatum et tabou, il s'agira pour Phèdre de marquer l'horreur que se doit de provoquer la pièce, et pour des sentiments pourtant énoncés (et parce qu'ils le sont justement) et pour une héroïne qui manifesterait aussi son dégoût d'elle-même. Parce qu'elle est tragédie, la pièce de Racine s'efforce en effet de susciter la pitié, pour les tourments de Phèdre qui lutte contre un destin qu'elle sait inévitable, d'émouvoir le spectateur également, par les tourments de l'héroïne, sa douleur, avec, peut-être, une identification au sentiment amoureux. Mais la fonction de catharsis, la « purgation » des passions, demeure première : grâce à elle, l'âme du spectateur est purifiée de ses passions excessives. Rappelons que pour Aristote, la tragédie a une vocation didactique, qu'elle vise à enseigner une vérité morale ou métaphysique au public.